

En guise d'introduction : le patronyme Arvisais

Le patronyme Arvisais vient de la Côte d'Or, en Bourgogne (France). Avant, ça s'écrivait Arviset. Peut-être que l'orthographe a changé, car les gens pouvaient ne pas savoir écrire à l'époque. Les Anglais nous appelaient *The knights of the cross* : les Chevaliers de la croix, car les gens qui ne savaient pas écrire signaient avec une croix. Les Arvisais d'ici venaient de Yamachiche et ce nom ne s'est jamais trop répandu. Il y en avait au rang Saint-Paul ici à Saint-Mathieu et leur père était cousin de mon grand-père. Ma mère est une Villemure, dont les ancêtres ont quitté la région parisienne au XVII^e siècle.

Enfance

Né à Shawinigan, le 9 juillet 1937, dans une famille avec trois filles et un garçon, je suis l'avant-dernier des enfants. On n'était pas riche. Ma sœur disait : « Ne dis pas qu'on était pauvre, mais qu'on n'était pas riche ». Mon père passait le pain à un petit salaire et maman, pour arriver, gardait des pensionnaires chez nous. Papa et un de ses frères étaient les seuls de la famille Arvisais à avoir décidé de faire instruire leurs enfants. C'était l'héritage que mon père voulait nous laisser.

J'ai grandi à Shawinigan. J'ai fait mon primaire à l'école Sacré-Cœur de la paroisse St-Marc, une grosse paroisse populaire, ouvrière, dans le haut de la ville, qui au début s'appelait village St-Onge. Là, ce n'était pas rare d'y voir des familles de 10-12 enfants. Je me rappelle que, quand je passais le pain avec mon père, on pouvait laisser six quarts de pain par jour chez une famille. J'entendais les jeunes autour de moi parler des 10 -11 enfants de leur famille et moi j'étais gêné de dire qu'on était juste 4, alors je disais que ma mère en avait eu 10, mais n'en avait gardé que 4. Chez nous, on avait beaucoup le sens de l'humour, on aimait rire et même de nous autres. Enfants, on ne jouait pas beaucoup dans la maison,

¹ Ce texte adopte les rectifications orthographiques acceptées par l'Académie française en 1990.

car Papa travaillait très fort, il se levait à 5 h 30 pour charger sa voiture et quand il arrivait, maman disait soyez tranquilles, votre père est fatigué. On se couchait tôt, vers 8 h 30.

J'ai de beaux souvenirs de ma jeunesse. Quand je passais le pain avec papa, à cette époque, le pain n'était ni enveloppé ni tranché. Comme j'avais flatté le cheval, je n'avais pas les mains propres, alors mon père m'envoyait chez les femmes qui, disait-il, étaient moins scrupuleuses. J'ai commencé à travailler avec papa vers 9-10 ans, jusqu'à 14-15 ans.

Le dur travail de mon père

Mon père s'était ruiné la santé dans les chantiers, il avait été dix ans dans des chantiers de bucherons et dix ans à faire la drave dans la région de Saint-Alexis-des Monts. Il y était entré à l'âge de 17 ans. Je me souviens d'un jour au printemps, il y avait deux chevaux sur la place. Mon père m'a dit : « tu vois ces chevaux tout maigres, ils sont partis dans les chantiers en forme et vois maintenant ce qu'ils ont l'air, fini. Sans le savoir, mon père parlait de lui. Il n'avait plus de santé. On l'avait mis avec un homme expérimenté, « un homme fait », comme on disait. Et c'était son plaisir de le « camper » (de le fatiguer beaucoup) ; des fois, il ne pouvait même pas souper. Savez-vous ce que vivaient la centaine d'hommes dans les camps de bucherons dans les années 1917 ; ils ne se lavaient pas, mangeaient toujours la même chose. On n'a pas idée ce que c'était. C'était très, très dur. J'ai été élevé dans ce contexte-là ; j'ai appris ce qu'était travailler. Je ne regrette pas d'avoir travaillé fort toute ma vie. Mais aussi de savoir apprécier la vie, aimer la vie, c'est ce qui m'a animé dans ma vie.

Études secondaires

Plutôt que faire un cours scientifique ou commercial ou technologique, car il y avait un institut de technologie très fort à Shawinigan, j'ai choisi de faire mon cours classique. Très jeune, je servais la messe, puis je me rappelle que j'avais demandé au Seigneur, la grâce de faire un prêtre. Alors, il fallait faire son cours classique. Évidemment, lorsqu'on grandit, on préfère oublier cette prière... Je suis allé à l'Externat classique de Shawinigan¹, une succursale du Séminaire Saint-Joseph qui était une institution très réputée à Trois-

Rivières ; c'était une bénédiction pour les gens de Shawinigan d'avoir cette école-là. Mes parents n'auraient pas eu les moyens de m'envoyer pensionnaire à T-R. ; alors heureusement qu'il y a eu l'Externat à Shawinigan, entre Shawinigan et Grand-Mère, c'est maintenant une école secondaire. On y faisait le cours classique au complet : huit ans après le primaire. J'ai fait les trois premières années dans le bas de la ville et on a inauguré l'Externat en 1947, j'étais en versification (sec. 4) en 1953. Je faisais partie du 2^e groupe de finissants.

J'ai beaucoup aimé mes études classiques. C'était une école jeune, avec de jeunes profs ; il y avait de la vie, de l'idéal, de l'enthousiasme. Aller à l'école, c'était un plaisir, pas une croix. Je ne veux pas l'idéaliser en disant ça, mais nous étions une belle classe : 25 élèves qui se tenaient beaucoup, dotés d'un bel esprit. Nous avons été ensemble pendant huit ans. Nos maîtres étaient proches de nous, c'étaient surtout des prêtres séculiers. C'étaient des sportifs, qui jouaient au hockey, au basket ; c'était facile de vouloir les imiter et de les suivre. Certains auraient pu être professionnels au hockey, mais ils ont décidé de devenir prêtres. Dans mon temps, il n'y a pas eu de scandales de prêtres pédophiles. Il y a eu un qui a sévi de ce côté-là et il est parti. Ceux qui avaient des problèmes disparaissaient. On avait un supérieur jeune et leader à tous les niveaux. Prenez Gilles Boulet qui a fondé l'UQTR, c'était un homme extraordinaire dans les années 70 après la Commission Lafrenière. Je garde un excellent souvenir de mes années au Séminaire.

Études en théologie

Après mon cours classique, j'ai fait ma théologie à Trois-Rivières, affiliée à l'Université Laval de Québec, et ensuite je suis retourné au Séminaire comme enseignant. J'étais heureux, car j'étais chez moi. J'ai fait un baccalauréat, puis j'ai fait une licence en théologie. J'ai eu la chance d'étudier durant trois ans à Rome de 1967 à 1970. Ça a changé ma vie. Imaginez le petit gars de Shawinigan qui n'était jamais sorti qui arrive à Rome. J'habitais au Collège **Canadien** sur la rue Quattro Fontane. Nous étions 40 étudiants, **20** francophones et 20 anglophones. J'ai été un an à la Grégorienne en théologie près de la

Fontaine de Trevi, puis deux ans à l'Alphonsienne en théologie morale. J'ai pu aller à Rome, parce qu'on avait un directeur qui voulait des gens bardés de diplômes pour enseigner. Moi, j'étais directeur de la vie étudiante à 26 ans au Séminaire et directeur des sports pendant trois ans. J'ai écrit une lettre au CA et demandé d'aller étudier ailleurs. On m'a répondu : « va donc en Europe, tu vas découvrir la vie ». J'aurais pu aller à Québec ou à Montréal, j'avais une auto, un peu de ménage ; j'ai tout vendu et suis parti avec ma petite valise. Je ne l'ai jamais regretté. J'ai dû apprendre l'italien, car on passait nos examens en italien. J'adorais l'Italie, j'ai appris l'italien en trois mois... J'ai aussi appris l'allemand, qui était important pour la théologie morale. Je suis allé étudier deux mois dans le sud de Munich à Brannenburg près de Salzburg. Je suis retourné souvent à Rome et j'ai eu le plaisir d'organiser des voyages étudiants.

La vie de travail

Après Rome, je suis revenu au Séminaire. Durant les années 1970-73, il y a eu huit jeunes prêtres qui ont quitté les ordres. J'aurais pu aller enseigner à l'université, mais l'évêque a dit qu'il avait besoin de moi en pastorale scolaire au Séminaire Sainte-Marie. Jusqu'en 1976. Après je suis allé faire le même travail à la polyvalente de Sainte-Geneviève de Batiscan pendant sept ans, jusqu'en 1983 et ensuite à la polyvalente Ste-Ursule jusqu'en 1985.

À St-Paulin, il y a le lac Caché et un domaine tenu par les Frères de l'instruction chrétienne. On y amenait les étudiants pour leur faire vivre une expérience : on partait en raquette, on faisait un feu, et après 3-4 heures, on revenait sur leur expérience et on échangeait sur leur vécu. C'était extraordinaire ce que les jeunes pouvaient dire de cette expérience. Si certains ajoutaient des valeurs de la foi, on les prenait, mais l'idée n'était pas de les amener nécessairement là. Il y a encore de mes étudiants qui ont maintenant 65 ans, qui viennent me voir et me disent que ce fut formidable. Ces témoignages sont touchants.

Un jour, un de mes chums m'a dit pourquoi tu ne t'achètes pas un chalet. Je n'avais jamais pensé à cela. Moi, j'aime nager. J'ai acheté au Lac Goulet en 1974, car il y avait une qualité

d'eau exceptionnelle et il n'y avait pas de moteurs. Ça passait pour des lacs de pépères. J'ai eu le plaisir d'être élu à l'exécutif de l'Association des lacs Goulet, Brûlé et **Magnan**. Notre Association des lacs ici est une des plus vieilles du Québec.

Quand Shawinigan était une ville industrielle importante, une ville champignon qui a poussé tout d'un coup, les ouvriers de Shawinigan pouvaient s'acheter des chalets sur des terrains de 75 pieds sur un lac, ça ne coûtait rien à l'époque. Quand je suis arrivé au lac Goulet en 1974, c'étaient des ouvriers qui étaient à la retraite qui étaient là. J'ai acheté d'un ouvrier que je connaissais, car quand j'étais jeune, je passais le pain chez lui avec mon père.

Le sens de l'enseignement

Quand j'enseignais, mon plus grand défi était d'équiper mes élèves pour la vie. Car c'est ça *educere*², leur faire trouver un chemin qui sera le leur, les équiper pour faire face à la vie. Amener les jeunes à aimer la vie, les équiper à y faire face, car la vie n'est pas facile. Si on n'amène pas un enfant à faire face à la vie, dès qu'il rencontrera un obstacle, il va être complètement perdu ? Par delà le latin ou le français que je pouvais enseigner, il y avait le désir de faire des hommes et des femmes. Le Séminaire Sainte-Marie (ce n'était que le **nom** car ça faisait longtemps, qu'on ne formait plus que des prêtres) a été une des premières écoles secondaires à être mixte, dans les années 70, car les Ursulines avaient fermé leur école.

En 1985, l'évêque m'a demandé de travailler pour l'Office de la famille du diocèse. Je travaillais déjà les fins de semaine pour les couples séparés-divorcés. J'ai fait ça jusqu'en 1998, trois fins de semaine au printemps et trois à l'automne. C'était une initiative citoyenne : il y avait Carrefour X et Reflets et Lumières pour des couples séparés et réengagés avec un autre partenaire. C'était pour aider les gens qui avaient besoin d'aide et surtout d'écoute, car ils étaient assez poqués après leur séparation. En vivant cette expérience, j'ai pris conscience de la vie des couples. Je travaillais avec une religieuse

extraordinaire, Auréa Tessier, elle avait été deux fois générale des Ursulines, c'était toute une femme.

Dans cette expérience, mon cœur s'est élargi. On entendait toutes sortes de choses, d'expériences, cela à l'interne. Moi j'étais habitué aux jeunes, mais là, on découvre l'amour humain sur un autre plan. À neuf heures le matin, on avait des témoignages où les gens pleuraient et moi le premier. Je me couchais le soir épuisé, mais je découvrais une facette que je ne connaissais pas. Nous, comme prêtre, on idéalise l'amour humain, mais là, **on voit** que l'idéal n'est pas toujours là. Et parallèlement à cela, j'ai été durant une trentaine d'années chez les AA à la Maison de la Madone à côté du sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine. J'étais là pour écouter, tout simplement. Tu ne juges pas, jamais, mais tu entends et tu comprends et plus tu entends, plus tu comprends et moins tu juges. Là, comme homme et comme prêtre, ce n'est pas pour rien que le Seigneur m'a envoyé dans cette voie-là. Ça m'a permis une ouverture sur le monde, d'être capable d'accueillir des gens quelles que soient leur orientation, leur religion, leur foi. J'ai fait une retraite de 30 jours en silence à Québec au Centre de spiritualité de Manrèse en 1985. On a à découvrir quel est notre don, ce qui nous est particulier. À moi, on m'a dit que j'avais un cœur de miséricorde pour accueillir les gens. Ça a été ça ma vie. À presque 89 ans, j'ai l'impression d'avoir été comblé par ma vie, littéralement.

Et maintenant...

Ma principale activité maintenant, c'est d'être tranquille. J'ai un nouveau ministère : c'est la prière, je récite l'office divin. J'accueille beaucoup de gens et lis beaucoup : du Ken Follet, Dona Leon, Louise Penny, etc., et j'écoute de la musique.

Je vis avec quelqu'un depuis six ans, juste avant la pandémie, parce que ma petite nièce à côté me disait quand on va chez grand-maman, on mange des toasts. Je me suis rendu compte que je mangeais de plus en plus des toasts, le ménage attendait, il ne se faisait qu'aux deux semaines. Je me suis dit, ça n'a plus de bon sens, il faut que je déménage. Je

connaissais quelqu'un à qui j'avais donné des cours au collège Laflèche à Trois-Rivières. Je lui ai demandé si elle voulait venir rester chez moi.

Elle a son appartement et moi j'ai le mien. Elle s'appelle Teresa Wu, elle est d'origine chinoise. Elle fait la cuisine et **elle fait l'entretien du chalet**. Elle et sa famille ont eu un restaurant chinois à Trois-Rivières. Sa fille, Cynthia est comédienne à la télévision, au théâtre.

À notre âge, il faut faire faire de l'exercice à notre cerveau pour faire reculer l'AVC. Avec la Covid, j'ai cessé de faire du ski alpin. J'ai été huit ans à Val d'Isère dans les Alpes françaises. Je marche aussi beaucoup. J'ai hâte de nager. La vie qu'on a actuellement, il faut l'entretenir et la développer. Quand je passe chez Fernand (Dubé) et que je rencontre ce gars qui est tellement enthousiaste, c'est un modèle. Il dit toujours : « J'ai eu une belle vie ». Il a eu une belle vie, parce qu'il l'a vécue.

Depuis 2000 à 2015 j'ai assuré le service paroissial à St-Élie de Caxton et depuis 2006 jusqu'à Noël 2025 j'ai fait le même travail à **Charette**. J'ai été dans ces deux paroisses à la demande de l'évêque. Pour la paroisse de St-Mathieu, j'ai remplacé le curé à l'occasion et célébré les funérailles à la demande d'amis ou de parents

Des personnes qui m'ont marqué

Il y a des personnes très très précieuses dans leur milieu, mais dont on ne parle jamais. Je me souviens quand j'étais vicaire dominical à St-Gérard, il y avait une religieuse, une fille de Jésus, dont on célébrait le départ : elle avait été 30-40 ans dans la paroisse. Elle avait été directrice d'école à St-Gérard, le plus grand anonymat qu'on peut trouver. Mais quel amour elle avait déversé sur cette population-là et comment les gens lui étaient reconnaissants.

À Charette, au sous-sol de l'église, il y a un comptoir vestimentaire appelé, la boîte à surprise. J'admire beaucoup les personnes qui s'occupe de ce comptoir. Oui j'ai de

l'admiration pour ces personnes, vous ne pouvez pas savoir comment elles travaillent pour les personnes dans le besoin : elles connaissent les gens, sont attentives souriantes, accueillantes.

J'ai donné des cours de pastorale paroissiale à des gens très impliqués dans leur milieu à Saint-Tite, à Sainte-Thècle et à La Tuque, il y a trente ans. Ces personnes-là sont très précieuses dans leur milieu.

J'ai toujours été heureux au Lac Goulet, à Saint-Mathieu. Mais je réalise que j'ai toujours travaillé loin de chez-moi. Heureusement que mon entourage **au Cœur des Carouges** me comble de joie.

Notes

1. L'Externat classique de Shawinigan, fondé en 1947 pour les garçons, était un établissement d'enseignement secondaire affilié au Séminaire de Trois-Rivières, proposant le cours classique. Il a mené à la construction du Séminaire Sainte-Marie (1951-1953) et a admis les filles à la fin des années 1960 avant de collaborer avec le Cégep de Shawinigan.
2. *Educere* est un terme latin signifiant « faire sortir », « conduire dehors » ou « tirer vers l'extérieur », souvent considéré comme la racine étymologique profonde de « éducation ». Contrairement à *educare* (nourrir, instruire), *educere* implique de révéler et de développer le potentiel inné de l'apprenant, plaçant l'enfant au cœur de son propre apprentissage.